

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :
X : l'invention de la " Pippo-radio "
XI : l'album aux signatures

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 5-9

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

X

L'invention de la "Pippo-radio"

Mercredi, 1er avril.

Ces messieurs de la famille Brambilla, qui habitent sur notre palier, nous regardent un peu de haut parce qu'ils ont la radio et nous pas. C'est la faute à papa ; il ne cesse de dire que la radio est une dépense inutile.

Aujourd'hui, dans les escaliers, j'ai rencontré Charlot, le benjamin des Brambilla, qui m'a dit : « En attendant, moi j'ai la radio, et toi pas. » Je n'ai pu me retenir de lui répondre sèchement : « Tous les imbéciles peuvent s'acheter un appareil. Mais, moi, mon vieux, je m'en vais t'en construire un de mes propres mains, à quatre lampes. »

Le pauvre Charlot en a perdu le souffle ; cette phrase inattendue l'a plongé dans un étonnement sans limites.

Jeudi, 2 avril.

Désormais, mon honneur est engagé. Après avoir exposé mon projet à papa, je lui ai demandé cinquante lires pour les premiers frais. Il s'est mis à rire et m'a donné dix lires en me disant : « Puisque tu as un pareil talent, dix lires suffiront. » Je les ai prises, mais je me suis fait promettre dix autres lires, au cas où l'appareil fonctionnerait.

Vendredi, 3 avril.

Voici les vacances de Pâques ; profitons-en pour faire l'ingénieur. Tout d'abord, après avoir observé attentivement les radios exposées dans les vitrines du centre de la ville, j'ai demandé des explications à Bicchi : il doit s'y connaître, parce qu'il a un oncle qui travaille dans une fabrique de gramophones.

Je nommerai mon futur appareil « Pippo-radio » et je le ferai breveter, pour qu'on ne me vole pas mon idée... A vrai dire, en fait d'idée, la mienne n'est pas encore bien claire ; mais, claire ou pas claire, il ne serait pas juste qu'on me la dérobe.

10 heures du soir.

J'ai peint en rouge une caisse à bougies trouvée à la cave, et je fixe dessus quatre poires électriques passées au bleu, pour servir de lampes thermoioniques. Mon récepteur est composé de fils de fer, et le haut-parleur de deux assiettes d'aluminium collées ensemble et dressées sur un piédestal de bois. On peut dire que l'appareil, extérieurement, est terminé. Il ne me reste qu'à voir ce qu'on doit mettre dedans pour qu'il fonctionne. A ce propos, j'ai des idées assez confuses.

Samedi, 4 avril.

Ce matin, en descendant les escaliers, j'ai rencontré Charlot Brambilla et je lui ai dit : « Viens demain chez nous : j'inaugure la " Pippo-radio " ». Il m'a répondu : « Merci, je ne manquerai pas », mais on voyait qu'il riait jaune.

Il m'a fallu acheter un livre intitulé « Technique de la Radio », mais, dans ma surexcitation fiévreuse, je l'ai lu d'un bout à l'autre sans rien comprendre. S'il ne me vient pas, d'ici à demain, un éclair de génie, je risque de faire un beau fiasco.

Dimanche de Pâques, 5 avril.

J'ai amené Bicchi à la maison pour me faire aider, mais je me suis aperçu qu'il en sait moins que moi. Tout à coup, il m'est venu une idée lumineuse : celle de mettre Bicchi dans l'appareil et de lui faire tenir le rôle du speaker. Nous avons construit une espèce de guéridon assez haut, revêtu d'étoffe, avec un trou rond au-dessus ; Bicchi enfilera sa tête là-dedans. On disposera l'appareil sur le guéridon, et la tête de Bicchi sera juste dans la boîte.

Après lui avoir bien enseigné son rôle, je l'ai introduit dans sa cachette en lui faisant un tas de recommandations et je suis parti à toute vitesse chercher papa, maman, et la famille Brambilla, y compris Charlot.

Lorsque tout le monde eut pris place, j'ai mis le courant et les quatre lampes bleues se sont allumées ; ça faisait un très bel effet. J'ai tourné une manivelle pour recevoir Milan, et, tout de suite, on a entendu dans l'appareil une sorte de miaulement. C'était Bicchi qui annonçait « la demi-heure des enfants » et déclamait :

« *La douce Madeleine
Avait, parmi les foins,
Cueilli de la verveine,
De ses petites mains !* »

Comme tout s'annonçait très bien, j'ai pris mon courage à deux mains pour déclarer : « Ma radio n'est pas un simple appareil à galène ; il peut recevoir à plus de 4.000 kilomètres. Essayons de nous mettre en communication avec Stockholm. »

J'avais à peine tourné la manivelle qu'on entendit, improvisé par Bicchi, le discours ci-dessous, en suédois :

« *Nabi sbolensky furst crauti hollendorf, paramoloff nordje gambablora. Putipoff Kategatt puika naroj, kir nadir daghenuntai...* »

Mais, à ce moment-là, le pauvre Bicchi ne put se retenir, et éclata de rire.

Tous les auditeurs se regardèrent les uns les autres et se mirent à rire, eux aussi, pendant que je m'efforçais d'expliquer qu'il s'agissait de décharges électriques dues aux perturbations atmosphériques.

Papa s'est levé et a soulevé l'appareil. Alors on a vu apparaître la tête de Bicchi sortant de son trou.

Naturellement, au premier abord, j'étais littéralement anéanti ; mais, après, lorsque je me suis aperçu que tout le monde riait aux larmes, j'ai fini par comprendre que mon appareil avait eu un immense succès, et je me suis mis à rire, moi aussi.

Même la famille Brambilla a dû reconnaître que ma « Pippo-radio » les avait amusés plus que n'importe quelle autre radio et ces messieurs et dames m'ont fait mille compliments pour la charmante plaisanterie que j'avais combinée.

XI

L'album aux signatures

Mercredi, 22 avril.

Avec son « Album des Signatures illustres », relié en peau, ma cousine Dora commence à me donner sur les nerfs. Maintenant surtout qu'elle a réussi à se procurer la signature autographe de Girardengo, de Fraccaroli et de Dina Galli, elle ne tient plus en place.

« Qu'est-ce que tu paries, lui ai-je dit, qu'en une semaine je suis capable de recueillir cent signatures toutes plus célèbres les unes que les autres, et dix fois plus illustres que les tiennes ? — Je n'y crois pas, m'a-t-elle répondu, parce que c'est impossible ! » Et l'impertinente, quoique plus petite que moi, me regardait de haut en bas.

Jeudi, 23 avril.

Papa refuse absolument de me donner des sous, parce qu'il prétend que je ne suis bon qu'à organiser des affaires désastreuses ; alors, j'ai pensé m'adresser à tante Palmyre et j'ai réussi à me faire donner dix lires pour acheter mon album. Comme il ne coûte que cinq lires cinquante, il me reste quatre lires cinquante ; elles me serviront à donner la bonne-main aux portiers des hommes célèbres : ainsi, j'aurai toutes les signatures que je voudrai.

Vendredi, 24 avril.

Hier, j'ai rôdé toute la journée à la recherche de signatures illustres, et j'en possède déjà une vingtaine, parmi lesquelles celle de M. Tucci, commissionnaire à la Banque d'Italie, et celle du brigadier des Carabiniers. Tous ceux à qui je demandais leur signature s'étonnaient beaucoup, mais, après s'être rendu compte qu'il ne s'agissait de rien de sérieux, ils riaient et s'exécutaient volontiers.

Samedi, 25 avril.

J'ai fait voir toutes ces signatures à ma cousine Dora, mais elle s'est mise à rire en disant que ce sont des signatures quelconques, qui ne valent rien. Elle a de la chance

que les signataires de l'aient pas entendu parler de cette manière, parce qu'ils se seraient fâchés contre elle. Ils auraient fort bien fait, d'ailleurs, car il n'est pas permis de traiter pareillement des personnes honorables.

Dimanche, 26 avril (soir).

Dorénavant, je donnerai la préférence aux écrivains, aux artistes, aux champions et aux acteurs de cinéma. J'ai commencé par le portier du Cinéma Royal. Ensuite, j'ai essayé de me faire recevoir par le poète Alcée d'Aurore, celui qui publie toujours des sonnets sur le « Mercredi de la Baronne » ; mais la concierge m'a dit qu'il avait été renvoyé de la maison, parce qu'il ne payait pas son loyer. Je commence à comprendre que les hommes illustres ne sont pas aussi faciles à trouver que je le croyais. Si je ne trouve pas quelque truc ingénieux, je finirai par faire une drôle de tête devant ma cousine.

Lundi, 27 avril.

J'ai passé la nuit dans le bureau de papa à feuilleter les livres de la bibliothèque. Voici la découverte que j'ai faite : dans presque tous les livres, il y a, au-dessus de la dédicace ou sous le portrait de l'auteur, la signature de celui-ci reproduite au naturel. Je me suis exercé à en copier quelques-unes sur mon album et je vous assure qu'avec un peu de patience, ça ira très bien. La plus facile de toutes est celle de D'Annunzio, qui s'écrit « GABRIEL NUNCIUS », avec une croix dessous ; celle de Guido da Verona, par contre, demande beaucoup d'habileté.

Etant donné que ce système de recueillir des signatures est infiniment plus commode, je suis resté toute la nuit à faire des autographes. Sous les signatures, je n'ai pas manqué d'écrire de petites phrases comme celles-ci : « A mon cher Pippo », ou bien « Très affectueusement à toi... »

Mardi, 28 avril.

Ce matin, j'ai porté mon album en classe pour le faire admirer de mes camarades. Les pauvres diables en mourraient d'envie. Il m'a fallu leur expliquer que j'avais obtenu la signature de D'Annunzio par un volontaire de Fiume et celle de De Pinedo par un de mes parents, soldat d'aviation.

Pendant que je donnais ces explications, le Maître a remarqué cet album qui passait d'un banc à l'autre et se l'est fait apporter. Après y avoir jeté un coup d'œil, il a déclaré : « Très bien, Lablague ! Cette idée t'honore. Laisse-moi cet album jusqu'à demain : je veux le montrer au Directeur. »

Mercredi, 29 avril.

A peine arrivé à l'école, ce matin, je me suis aperçu que le Maître faisait une tête longue comme ça. Immédiatement, il m'appela et me dit de le suivre à la Direction.

M. le Directeur m'attendait avec mon album en main. Il m'a demandé : « Comment, diable, Edison, qui est en Amérique, a-t-il fait pour signer ? » J'ai répondu tout de suite : « Ce n'est pas Edison, c'est le Directeur de la Société Edison d'électricité ; n'est-ce pas la même chose ? » Au lieu de s'apaiser, le Directeur est devenu furibond. « Du moment que tu es si effronté, aurais-tu l'obligeance de me dire comment Josué Carducci a pu signer ? — Avec la plume ! » ai-je répondu, en espérant m'en tirer avec ce mot d'esprit. Mais le Directeur était trop nerveux pour apprécier ces finesses : il a pris sa plume et a écrit sur mon album l'autographe suivant :

« Cet album est une basse mystification. J'ordonne que l'élève Pippo Lablague, auteur de ce faux, soit blâmé publiquement pour son effronterie. — DANELLI, Directeur. »

« Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? » m'a demandé le Maître. « Je l'ai fait pour ne pas déranger les hommes illustres et ne pas leur faire perdre du temps ! » Et lui a conclu en déclarant : « Tu n'as peut-être pas entièrement tort : les hommes célèbres ont des choses plus importantes à faire que de te signer des albums ! »

Jeudi, 30 avril.

Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit. Je ne réussissais pas à comprendre pourquoi la signature de Josué Carducci avait mis M. le Directeur hors des gonds. Finalement, ce matin, j'ai appris que Josué Carducci est mort il y a une vingtaine d'années. C'est bien douloureux, mais tout de même, ce n'est pas juste de faire tomber sur moi une histoire arrivée avant ma naissance.

Ce matin, j'étais si furieux que j'ai brûlé l'album pour ne plus jamais le voir.

Après dîner, quand Dora est venue chez nous, je lui ai dit, d'un air indifférent : « Tu sais la nouvelle ? On m'a volé mon album. Je regrette, parce que j'avais là-dedans un autographe du Directeur ; mais, d'autre part, j'y tenais assez peu : au fond, c'est plutôt un amusement de petite fille, ça ; ce n'est pas pour nous autres, les hommes. »

« Quel dommage ! » s'est-elle écriée ; mais elle jubilait intérieurement, car, cet album, c'était une fameuse épine dans son cœur.

Antonio RUBINO

(trad. J. C.)

Au prochain numéro :

Le roi des viscères de la terre.